

ASSEMBLÉE NATIONALE

Commission de Permanence

Séance du 3 mai.

La commission de permanence s'est réunie aujourd'hui, à une heure un quart. Le gouvernement était représenté par MM. de Goulard et de Fourtou.

Étaient présents : MM. Buffet, président; Vitet et Benoist d'Azy, vice-présidents; Grivart, Rives, et Voisin, secrétaires; Baze et Martin des Pallières, questeurs, et les membres de la commission dont les noms suivent :

MM. Pradier, Cézanne, Daguilhon-Lascelve, Bertaud, de Saint-Pierre, général de Montaignac, Callet, Delille, de Limairac, Adnet, comte de Ségur, Tailhand, comte Desbassyns de Richemont, Laboulaye, Lefèvre-Pontalis (Amédée), duc de la Roche-foucauld-Bisaccia, Anisson-Duperron, marquis de Larochejacquin, Labelonye, de Salvandy, Noël Parfait, Amat, Arago, Nioche.

Seul, M. Baragnon était absent. Il s'était d'ailleurs fait excuser pour cause d'indisposition.

M. Grivart, secrétaire, a donné lecture du procès-verbal de la dernière séance. Aucune réclamation n'a été relevée à cette occasion.

M. de la Rochejacquin demande à M. le ministre de l'intérieur pour quel motif il n'a pas encore autorisé, comme il semblait avoir promis à divers membres de la droite, le journal *l'Assemblée nationale* à repartir.

M. le ministre répond qu'il a pris auprès du général Lamoignon l'initiative d'une démarche pour l'engager à lever la prohibition dont avait été frappé le journal dont l'entrepreneur M. le marquis de Larochejacquin.

M. de Larochejacquin demande à M. le ministre de l'intérieur s'il a les mêmes intentions en ce qui concerne le *Châtiment*, de Nîmes, auquel on a interdit la vente sur la voie publique.

M. de Goulard a répondu qu'il s'agissait là d'une mesure générale d'interdiction de la vente sur la voie publique s'appliquant indistinctement à tous les journaux. Il ajoute que cette mesure avait été prise par le préfet de Nîmes.

M. le président demande si quelque autre membre de la commission désire adresser une question aux ministres.

Personne n'ayant demandé la parole, la séance est levée.

Le capital dans les entreprises commerciales.

On égare le jugement des ouvriers en leur faisant accroire qu'ils sont opprimés par le capital. Dans tout le commerce, dans tout le commerce, qu'est-ce que le capital ? C'est une somme d'argent nécessaire pour poser les bases d'un établissement, pour acheter les outils et machines, pour rassembler les matières premières, pour payer journalièrement le main-d'œuvre, pour supporter tous les frais ordinaires et les impôts, pour garder en magasin, à la disposition de la demande, une partie des produits, pour accorder un certain crédit aux acheteurs. Entre les mains du public, c'est l'argent avec lequel se font les acquisitions. Or, si on n'achetait pas, on ne fabriquerait pas, on ne travaillerait pas. Plus il se fait de dépenses, plus l'ouvrier travaille ; plus le pays est riche en capital, plus il y a de dépenses, plus dans toutes les mains, le capital est une aide et non une oppression ; il est indispensable pour le développement de l'industrie et du commerce, et par conséquent de la main-d'œuvre. Sans le capital, aucune industrie, aucun commerce ne peut subsister ; cela est si vrai que, lorsque les capitaux se cachent effrayés par des secousses politiques, toutes les industries souffrent, et l'ouvrier ne tarde pas à souffrir lui-même par suite du manque d'ouvrage.

Mais, dira-t-on, ce qu'il faudrait, c'est que le capital fût entre les mains de tous. Deux réponses sont bien faciles à faire : d'abord, s'il y avait partage du capital entre tous, la part de chacun serait très faible, insuffisante pour des entreprises importantes, pour des acquisitions considérables : les grandes entreprises disparaîtraient, les dépenses les plus profitables à l'industrie, les dépenses de luxe, seraient impossibles ; en attaquant les riches, on attaque donc les pauvres, et le résultat de cette répartition qu'on représente comme devant être favorable à l'ouvrier, serait d'aggraver son sort, en lui ôtant le travail sans lui donner la richesse.

Ensuite, quand bien même la division du capital pourrait procurer à tous les membres de la société une somme raisonnable, n'est-il pas incontestable que, par suite de l'activité des uns et de la paresse des autres, par la différente manière de se conduire de chaque individu, l'égalité serait promptement détruite et qu'on retomberait dans un état pire que celui qu'on aurait détruit ?

On a essayé de former des sociétés coopératives, c'est-à-dire des sociétés dont les membres travaillent pour l'ensemble de la société. Ces tentatives, provoquées avec des intentions que nous n'entendons pas attaquer, n'ont pas réussi. Le capital est difficile à réunir ; ces sociétés, d'ailleurs, ne peuvent être que des exceptions par rapport au commerce général ; elles rencontrent en outre de graves obstacles pour leur prospérité.

Leur premier vice est de ne point être dirigées par un chef, maître du pouvoir, qui ne puisse être révoqué. Un maître, un patron dirige mieux ses propres affaires que l'ouvrier coopératif ne conduit celles de tous ; il s'agit pour le patron de tout, son avenir, de sa fortune ; il est plus zélé pour son propre bien que ne le sont les ouvriers coopératifs, pour qui les pertes comme les gains sont moins sensibles, puisqu'ils se répartissent sur tous.

Le second inconvénient, plus grand encore des sociétés coopératives, est que les membres de l'association étant égaux en droit, et partageant également les bénéfices, ceux qui travaillent plus et mieux sont bientôt dégoûtés de toucher la même somme que les malhabiles et les paresseux. Ces paresseux, il faut les subir, tandis qu'ailleurs ils sont renvoyés. Le résultat est moins juste que lorsque l'ouvrier est payé en proportion de son travail et de son habileté.

En dehors du salaire attribué au travail de main-d'œuvre, quelques théoriciens réclament pour l'ouvrier une part dans les bénéfices. Qu'est-ce que le bénéfice ? C'est ce qui reste du produit de la vente des matières fabriquées, déduction faite du salaire, des frais de toutes sortes, des intérêts du capital, etc. Or, l'ouvrier, qui a déjà reçu le salaire représentant la main-d'œuvre, et qui n'a pas contribué aux autres dépenses et frais, a-t-il droit au bénéfice résultant de ces frais ? La conséquence nécessaire, d'ailleurs, serait que, si l'ouvrier partageait les bénéfices, il devrait, s'il y avait perte, en payer une part ; c'est ce qu'il ne voudrait, c'est ce qu'il ne pourrait faire ; cependant les cas où il y a perte et même ruine dans le commerce ne sont pas rares ; ce partage amènerait sans cesse des impossibilités et des injustices, tantôt à l'égard du patron dépourvu de ce qui lui appartient légitimement, tantôt à l'égard de l'ouvrier victime des revers du patron, quelle qu'en soit la cause. Peut-on enfin livrer au public, à l'examen de tous, les livres et comptes d'une maison de commerce, et comment, sans les plus grands inconvénients, établir un contrôle juste ?

Nous savons qu'il y a des industriels qui, pour encourager le travail, assurent à leurs ouvriers une prime sur le produit de leurs entreprises. Cela peut être désirable et bon, cela peut être encouragé, mais ne peut être stipulé que par des conditions particulières, et librement consenties, sans qu'on pose comme règle générale et comme un droit, le partage par les ouvriers des bénéfices dans les entreprises pour lesquelles ils travaillent.

ÉTRANGER

L'Agence Havas publie les dépêches suivantes :

Pérpignan, 3 mai, 7 h. 38 matin. On mande de Barcelone, en date du 1^{er} mai, soir :

On confirme la défaite par Cabrinetty des bandes Saballs et Villa après un combat de six heures dans les montagnes de Monseny, à l'endroit appelé l'Oratoire de Saint-Michel. Les carlistes ont eu 24 morts et de nombreux blessés, et on leur a fait 3 prisonniers.

Le colonel Cabrinetty, en rentrant à Vich, a été l'objet d'une grande ovation de la part de la population. Le gouvernement l'a nommé brigadier.

Le cabecilla Barrancos a été défait, avant-hier, par les volontaires d'Amer, appuyés par quelques soldats.

Laromendi, officier déserteur, paraît jour d'une grande influence sur don Alphonse, qui donne toujours la préférence à ses plans sur ceux des autres chefs. Cette circonstance et les reproches adressés à Saballs par le

prince, au sujet des fusillades de Berga, auraient indisposé Saballs ; de la aussi des dissensions entre les chefs, dissensions qui pourraient expliquer les nouvelles contradictions arrivées de plusieurs côtés sur l'attitude de Saballs et d'autres cabecillas.

L'ordre du général Velarde de murir les maisons des champs a causé une grande émotion, même dans les villes. Une commission nommée à ce sujet l'a prié de rapporter sa décision. Il a refusé formellement, ajoutant même qu'il ferait démolir par ses soldats les maisons non murées. Par suite de cette décision, soixante alcades ont résolu de donner leur démission. On craint une levée en masse contre ceux qui feraient exécuter cet ordre.

On dit que le général Velarde donnera sa démission si le général Nouvillas prend possession du ministère de la guerre, auquel il vient d'être appelé.

Madrid, 1^{er} mai, 11 h., matin. La Gazette publie un décret qui nomme le général Nouvillas, ministre de la guerre, en remplacement du général Acosta, démissionnaire. Ce décret charge M. Pierrard de l'interim du ministère de la guerre pendant l'absence du général Nouvillas.

Le marquis de Bouillé a conféré hier avec M. Castelar. Il réclame entre autres choses, contre le projet de démolir l'église de Merced à Cadix, parce qu'il y a dans cette église une chapelle appartenant à la France.

La manifestation des républicains intrançaisants, qui devait avoir lieu aujourd'hui, a été remise à dimanche. On croit qu'elle n'aura pas lieu.

Madrid, 1^{er} mai. (arrivé seulement le 3, à 2 h. soir.) On évalue à 8 millions de réaux le montant des faux billets de 5,000 réaux de la Banque d'Espagne qui sont en circulation.

Plusieurs personnes ont été arrêtées aujourd'hui au moment où elles présentaient des billets faux à échanger, mais aucune d'elles ne paraît être complice.

Biarritz, 3 mai. Le maréchal Serrano est arrivé hier soir accompagné de trois autres Espagnols. L'un d'eux serait l'amiral Topete et les autres deux généraux.

Vote d'autres télégrammes : Irún, 2 h. 30 m., soir.

La rencontre d'hier, à Enderlaza, entre une forte bande carliste et une compagnie d'infanterie, n'a eu qu'une importance secondaire.

Une forte colonne commandée par le colonel Tejada est sortie ce matin d'Irún, se dirigeant sur Vera par la route de terre de Pampelune. Elle se portera de là sur la vallée de Baztan, où Dorregaray et Ollo ont concentré leurs forces depuis avant-hier, environ 4,000 hommes.

Pour rester fidèle au plan de Nouvillas, Tejada détruit tous les ponts sur son passage, au grand mécontentement des populations.

Il n'est arrivé aujourd'hui aucune dépêche ni correspondance de Madrid. On ne sait donc rien de la manifestation fédéraliste commandée par le général Contreras.

Vitoria, 1^{er} mai, soir. L'ex-président de l'Assemblée nationale Martos vient d'être arrêté ici. Il se rendait en France.

Le général Nouvillas, commandant l'armée du Nord, a refusé de porter le nom de la guerre, vacant par suite de la démission du général Acosta. Les listes domiciliaires continuent à Madrid.

Les carlistes du Nord, comme ceux de Catalogne, se concentrent et se renforcent en armes, en chevaux et en canons, dans la prévision d'une victoire à Madrid des éléments internationalistes. Une telle crise achèverait de désorganiser l'armée et permettrait aux chefs carlistes de transporter le théâtre des opérations militaires au delà de l'Èbre.

Toutes les correspondances d'Espagne représentent la situation de Barcelone comme très-grave.

Une lettre de Rome nous apporte quelques détails sur un fait qui nous a déjà été signalé par le télégraphe :

« Il y a eu dimanche soir, dans la basilique de Sainte-Marie du Transtévère, nouvellement restaurée par le Pape, un attentat que je ne saurais passer sous silence. Les fidèles étaient réunis pour la célébration d'un *triduum* et remplissaient les trois nef, lorsqu'une bombe a éclaté et suscité une émotion de douleur et d'épouvante indicible. Dans certains journaux catholiques, on dit que nous sommes revenus à l'ére des martyrs ; c'est de l'exagération. Dans d'autres, on dit que le gouvernement est complice ; je n'ose pas dire non. »

« Voici ce que me rapporte un témoin : Pendant que des soldats, batonnets au fusil, entraient brutalement dans l'église et en fermaient les issues, sous prétexte de chercher les coupables, et augmentaient ainsi le trouble des fidèles, deux hommes qui fuyaient étaient arrêtés par des agents de police. Au même moment, un quidam bien vêtu s'approchait des deux hommes, échangeait avec eux quelques mots à voix basse, et le quidam disait avec autorité aux agents : *Laissez-les aller.* »

« Et maintenant la police feint de chercher les auteurs de l'attentat. »

ROUBAIX -- TOURCOING ET LE NORD DE LA FRANCE

La première réunion des régisseurs de la Compagnie des mines d'Anzin a eu lieu jeudi, à Saint-Vaast-la-Haut. M. Thiers n'y assistait pas. On a, du reste, reçu officiellement la nouvelle que le voyage du Président de la République dans le Nord était définitivement ajourné.

Plusieurs négociants ont demandé au ministre de l'agriculture et du commerce, si l'on pouvait admettre, comme fils de laine retors pour le tissage, les produits importés sous la dénomination de fils ondes.

M. Teisserenc de Bort a répondu que les fils ondes ne sont passibles que du droit qui frappe les fils retors ordinaires, dont ils ne se distinguent que par un retordage particulier.

Jeudi prochain, 8 mai, à huit heures du matin, on célébrera dans la Basilique de la Treille, la messe annuelle d'actions de grâces, fondée en 1871, pour remercier la Ste-Vierge d'avoir préservé la ville de Lille de l'invasion prussienne.

Les personnes qui ont contribué à la fondation de cette messe, sont particulièrement priées d'y assister et d'en parler autour d'elles, afin de rendre aussi solennel que possible ce témoignage de pieuse reconnaissance.

Depuis le 1^{er} mai, la ligne de Valenciennes à Aulnoye est ouverte au transit des marchandises à petite vitesse.

Nous apprenons avec plaisir que M. Moreau, doyen d'Armentières vient d'être nommé chanoine honoraire de la métropole de Cambrai.

On se rappelle que Goube et Lober ont appelé du jugement qui les a condamnés à Lille. Leur pourvoi est venu avant-hier devant la cour d'appel de Douai.

La cour a confirmé purement et simplement le jugement du tribunal de Lille.

Nous enregistrons avec regret un nouvel accident grave, survenu hier soir, dans l'établissement de M. C... rue de Mouveaux. Une jeune ouvrière, âgée de 13 ans, a eu la chevelure prise par la transmission d'un métier, sous lequel elle s'était glissée, pour ramasser des déchets de laine. La malheureuse enfant a le crâne presque entièrement dénudé. Ses jours sont en danger.

Le Cirque Lagoutte est toujours le grand attraction de la foire. Chaque soir, la troupe toute entière rivalise d'audace et d'adresse dans ses exercices aussi nombreux que variés. Une bonne part des applaudissements est réservée aux jeunes Silbons, ces intrépides gymnasiarques, dont la souplesse et l'agilité étonnent les plus difficiles.

La *Voltige des dames*, exécutée par M^{lle} Phrasie ; les *Poses équestres*, par M^{lle} Annette, deux écuyères aussi gracieuses qu'habiles, sont fort remarquables.

Citons encore M^{lle} Juliette qui, dans sa danse équestre, obtient les honneurs du rappel ; et les frères Batty, fort appréciés dans leurs jeux olympiques. Enfin, les clowns agiles comme des singes et tous aussi désopilants les uns que les autres, remplissent les interstices et savent amener plus d'un frisson éclat de rire.

AVIS. — Le bureau de l'enregistrement est transféré de la rue du Curoir à la rue des Arts, 9. 3819.

État-civil de Roubaix.

NAISSANCES DU 3 MAI. — Bosthe Richard, rue de l'Avocat. — Lucie Cacheux, au Pile. — Louis Heno, rue des Longues-Haies. — Augustine Echevin, rue du Sartel. — Zoé Piessens, rue d'Ham. — Georges Watelros, rue du Trichon. — Léonie Decatois, rue des Longues-Haies. — Edmond Ocmant, rue du Parc. — Edmond Tournemine, rue Sainte-Elisabeth.

MARIAGES DU 3 MAI. — Charles Delescluse, 26 ans, employé de commerce, et Hélène Frayman, 22 ans, dentellière. — Henri Deroycke, 31 ans, employé de commerce, et Palmyre Dumortier, 20 ans, modiste. — Louis Tournel, 28 ans, domestique, et Marie Looten, 22 ans, tissierande.

DÉCÈS DU 3 MAI. — Alexandre Orello, 69 ans, employé de filature, rue Saint-Jean. — Clémence Hennion, 7 ans, rue du Tilleul. — Choqueux, présenté sans vie, rue du Fontenoy.

Cours public de Physique. Lundi 5 Mai, à huit heures du soir. Propriétés générales des sels. Action de l'électricité, action de la chaleur, action des acides, des bases et des sels sur les sels.

Cours public de chimie. Mercredi 7 Mai, à huit heures du soir. Théorie du condensateur électrique. Batterie de Leyde. Batterie électrique. Effets divers de l'électricité statique.

OUVRAGES POUR LE MOIS DE MARIE. Le Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes ; Mois de Marie avec Pie IX en vue d'obtenir sa délivrance et le triomphe de l'Église ; Mois de Marie de la jeunesse, etc. — Librairie Alfred Reboux, rue Nain, 1.

INDICATEUR DES TRAINS DU CHEMIN DE FER DU NORD (avec les changements du 1^{er} mai.) Librairie Alfred Reboux, rue Nain, 1.

Faits Divers

La Bien public annonce que M. Pouyer-Quertier, père de l'ancien ministre des finances, vient de mourir à Rouen.

On lit dans la Presse : « Un écrivain financier fort connu, directeur d'une agence de Bourse, a été arrêté aujourd'hui et écroué à la Conciergerie. Les livres de M. P... ont été saisis et confiés à M. Maquier, expert juré. »

M^{lle} la princesse de Metternich a quitté Paris se rendant à Vienne.

On lit dans la Patrie de Genève, du 2 : « Une dépêche nous annonce que le temple de la ville de Saxon en Valais, menacé d'être la proie des flammes ; le désastre est grand, les misères à secourir nombreuses, des souscriptions s'organisent. »

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE. — Les deux tours de la cathédrale de Cologne ont atteint 230 pieds ; la Gazette d'Augsborg annonce qu'on va commencer la construction des deux aiguilles qui doivent élever le monument à une hauteur totale de 500 pieds. On est donc à moins de la moitié de la hauteur. L'achèvement de la construction exige encore six années. La cathédrale de Cologne a été commencée en 1248.

On a découvert en Alsace un gisement très étendu de sable abondamment imbibé de pétrole et qui paraît devoir donner lieu à une exploitation importante. Celle-ci ne présentera point de difficultés ; elle consistera d'abord à ouvrir des tranchées

quisiteur, mais le jeune homme ne répondit pas à ce regard.

CHAPITRE XIX.

Les chagrins de Laura.

Gilbert Monckton offrit son bras à Eléonor, traversa le vestibule et descendit le grand escalier du perron.

« J'aurais bien voulu avoir une voiture pour vous, si cela eût été possible, Eléonor, dit-il, mais à pareille heure il est inutile d'y songer. Vous sentez-vous la force de revenir à pied ? »

— Oh ! oui, très-bien. »

Elle soupira en parlant. Elle était tout à fait déconcertée par ce qui était arrivé, et terriblement abattue par la défaite qu'elle avait essuyée. Il ne lui restait donc plus d'espérance. Cette femme traitre et vil trompérait donc toujours, quelque perfide et criminel qu'il fut.

« Est-il bien tard ? demanda-t-elle au bout d'un instant. »

— Oui, très-tard... une heure passée. »

Le mari et la femme reprirent le chemin de leur demeure en silence.

La route parut beaucoup triste encore à Eléonor, quoiqu'elle eût cette fois-ci un compagnon. C'est que, le désespoir la mordait au cœur ; en venant, l'agitation et l'espoir lui avaient donné des ailes.

Ils finirent cependant par arriver à Tolldale. Le sommelier leur ouvrit. Il avait fait coucher tous les autres domestiques, et était resté seul à attendre son maître. Même en cette nuit où l'étonnement

lui faisait perdre la tête, Gilbert Monckton sauva les apparences.

« Nous avons été à Woodlands, dit-il au vieux serviteur. M. de Crespigny est mort. »

Il ne doutait pas que son absence et celle de sa femme n'eussent donné lieu à des commentaires dans cette paisible maison, et il croyait faire cesser toute curiosité par ce moyen. Mais la porte du salon s'ouvrit pendant qu'il parlait, et Laura se précipita dans le vestibule.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous voici donc enfin ! Que n'ai-je pas souffert dans cette soirée ! Oh ! que d'angoisses j'ai endurées ce soir en me demandant ce qui était arrivé et en songeant à toutes sortes d'horreurs. »

Mais, ma chère Laura, pourquoi ne vous êtes-vous pas couchée ? demanda M. Monckton.

— Me coucher !... répondit la jeune fille, me coucher, mais j'avais la tête en feu tant j'étais inquiète ! Ah ! s'il est vrai que le cerveau des gens puisse éclater, c'est un miracle que le mien soit encore entier ; vingt fois je l'ai cru sur le point de se rompre. D'abord, Eléonor sort sans dire où elle va ; vous vous sortez ensuite sans dire non plus où vous allez, et vous restez tous deux dehors pendant une éternité. Et moi qui ne bouge pas d'ici à suivre de l'œil la marche des aiguilles de la pendule, sans autre compagnie que celle de mon terrier de Skye, jusqu'à ce qu'enfin je devienne tellement nerveuse, que je n'ose plus

regarder derrière moi, et que je commence à craindre que le terrier ne soit un démon sous la forme d'un chien. Oh ! je vous en prie, dites-moi ce qui est arrivé ! »

— Venez au salon, Laura, et ne parlez pas avec tant de volubilité. Je vous expliquerai tout dans un moment. »

M. Monckton se dirigea vers le salon, suivi de Laura et de sa femme. Il ferma sa porte, et s'assit ensuite à côté du feu.

« J'ai fait mettre du charbon cinq fois, s'écria miss Mason, mais tous les charbons du monde n'auraient pu m'échauffer de frissonner, et d'avoir peur que quelqu'un n'entrât par le trou de la serrure et ne vint regarder par-dessus mes épaules. Sans mon Skye, je serais devenue folle. Que s'est-il passé ? »

— Il s'est passé quelque chose à Woodlands, commença M. Monckton gravement, mais Laura l'interrompit en poussant un cri.

— Oh ! ne me le dites pas, s'écria-t-elle ; je vous en prie, ne me le dites pas ! Je le sais d'avance. Eléonor, vous viendrez coucher avec moi cette nuit si vous ne voulez pas me trouver folle demain matin. Ce n'est pas étonnant que le salon me parut peuplé de fantômes.

— Pas d'enfantillages, Laura, dit M. Monckton avec impatience. Vous m'avez demandé ce qui était arrivé, et je vous le dis. M. de Crespigny est mort.

— Oh ! je l'avais deviné rien qu'au

sérieux de vos paroles. C'est terrible ! non pas qu'il soit mort, vous savez, parce que je l'ai vu rarement, et lorsque j'ai été admise en sa présence il m'a toujours paru sourd et grognon — mais je trouve affreux que les gens meurent, et je me figure toujours qu'ils entrent dans ma chambre la nuit, quand j'arrange mes cheveux devant la glace, et regardent par-dessus mon épaule comme dans les légendes allemandes.

— Laura !

— Oh ! ne me regardez pas avec cet air de mépris, s'écria miss Mason d'un ton piteux ; quand on n'est pas nerveux, il est très-facile de faire fi de tout cela. Oh ! que je voudrais être homme ou aveugle, ou quelque chose de ce genre pour n'avoir jamais les nerfs agacés ! Ce n'est pas je crois aux revenants, vous savez, je ne suis pas enfant à ce point ; je ne crois pas qu'ils existent, et je n'ai pas peur d'eux, mais je ne les aime pas. »

Le regard de mépris de M. Monckton se changea en un regard de pitié. C'était la folle jeune fille qu'il avait été sur le point de confier à l'homme qu'il savait maintenant être un vil scélérat. Il savait maintenant, bah ! il avait transigé avec sa conscience. Il l'avait vu tout d'abord. Et cette pauvre enfant aimait Lancelot Darrell. Ses espérances, comme les siennes à lui, avaient fait naufrage. Même dans l'égoïsme de sa souffrance, l'homme fort avait compassion de cette faible jeune fille.

« Ainsi, M. de Crespigny est mort, dit Laura après une pause, Lancelot le sait-il déjà ? »

— Il le sait.

Était-il là-bas, ce soir, à Woodlands, en dépit de ses méchantes vieilles tantes ?

— Oui, il y était. »

Eléonor regarda Laura avec inquiétude, presque avec pitié. Un grand désappointement, un coup mortel allaient détruire toutes ses espérances, et Eléonor, qui voyait la main levée et prête à frapper, et la lame cruelle étinceler avant d'infliger la blessure fatale, frissonnait en songeant à la souffrance réservée à l'insouciant jeune fille.

Mais qu'est-ce que sa souffrance en comparaison de celle qu'endura son père et en quoi suis-je responsable de son malheur ? C'est l'œuvre de Lancelot Darrell, c'est son œuvre d'un bout à l'autre.

— Et croyez-vous qu'il aura la fortune ? demanda Laura.

— Je ne sais pas, ma chère, répondit son tuteur gravement, mais je crois que cela nous importe fort peu à vous et à moi qu'il soit ou non l'héritier.

« Que voulez-vous dire ? s'écria la jeune fille, comme vos paroles sont étranges, comme vous vous exprimez cruellement et froidement au sujet de Lancelot Darrell ; on dirait que cela ne vous intéresse pas qu'il soit riche ou pauvre. Oh ciel ! ajouta-t-elle avec un cri perçant, et en levant tout à coup les yeux vers le